

LES MOTIVATIONS DU DISCOURS GEOGRAPHIQUE. CONTRIBUTION A UNE ETUDE TEXTUELLE DES ECRITS DES GEOGRAPHES POSTVIDALIENS

Lors de l'intense débat qui a animé la géographie française à la charnière des années soixante et soixante-dix, s'est rapidement constitué un réquisitoire général visant à établir en quoi la géographie dite vidalienne n'était pas advenue comme véritable science. L'argumentaire en est bien connu, qui peut s'incarner en quelques mots : empirie, idiographie, apolitisme, immobilisme, relâchement littéraire, etc. Dans ce temps des remises en question, dominé par l'exigence nomothétique, rares ont été les polémiques sur une dimension pourtant fondamentale de la géographie d'« avant » : ce que l'on pourrait appeler son réalisme absolu. Or, au moins depuis Lucien Gallois, cette posture caractérisait (voire : caractérise) la très grande majorité des géographes. Elle repose sur l'implicite d'une réalité géographique donnée, immédiate, toujours déjà-là ; ce qu'il est tentant d'appeler l'évidence tacite de l'objet géographique.

L'opposition réalisme/constructivisme, initialement à l'écart de la rénovation de la géographie, introduit dans le débat épistémologique une dimension peu explorée mais activement illustrée par les remises en cause des années soixante-dix : celle des pratiques d'écriture inhérentes à un paradigme scientifique. La présente contribution est fondée sur l'hypothèse que la production de texte(s) ne peut-être appréhendée dans le champ des sciences humaines comme une simple consignation de pensées, dissociables de leur support expressif. Bien au contraire, l'un des soucis de ce travail serait d'indiquer à quel point le texte est une matrice où se saisissent des composantes épistémologiques décisives. Cette démarche s'inscrit dans le mouvement actuel, commun à l'ensemble des sciences humaines, de prise en considération des pratiques scripturales, considérées comme partie-prenante des processus cognitifs. Non contingentes, ces dernières seraient donc à interroger pour ce qu'elles révèlent des schèmes disciplinaires. Encore faut-il pouvoir disposer d'une (ou plusieurs) grille(s) herméneutique(s) permettant de réfléchir sur cette textualité. A ce titre, le présent travail a essentiellement puisé dans les acquis de la critique littéraire structuraliste (représentée par G. Genette, P. Hamon, et bien d'autres), plutôt que dans des approches linguistiques ou les productions spéculaires du champ des sciences humaines.

Cependant, au lieu de tester l'application de théories exogènes à son corpus, ce travail utilise un certain nombre d'outils de manière délibérément opportuniste, en résonance avec ses desseins épistémologiques. Ainsi se marque clairement le parti-pris qui anime cette contribution : interroger le corpus géographique à l'aune d'une intuition textualiste, mais en épistémologue de la géographie, plutôt que de réaliser une énième importation conceptuelle ne débouchant que sur du descriptif. Demeure la difficulté de la recension d'un corpus considérable, composite, qui nécessiterait un examen aussi exhaustif que possible. Comment généraliser sur des fragments, sauf à présupposer leur valeur exemplaire ? À défaut de pouvoir proposer une exploration définitive des rapports épistémologie / pratiques d'écriture dans l'histoire de la géographie française, cette contribution se focalisera sur le « moment » postvidalien, ayant dû renoncer ; faute d'espace ; à un examen d'écrits des années 1970-1980. Notre corpus, encore incomplet mais représentatif des années de l'entre-deux-guerres, est constitué d'un certain nombre de volumes de la Géographie universelle et de trois numéros des Annales de géographie .

I. Les postvidaliens ou l'idéal d'un texte transparent

Dans son avant-propos au premier volume de la Géographie universelle, grand Œuvre des postvidaliens, Lucien Gallois développe en un paragraphe emblématique une intrigante théorie du progrès de la connaissance :

La géographie a largement bénéficié depuis un siècle, depuis un demi-siècle surtout, du progrès général des connaissances humaines. Et tout d'abord s'est achevée, par la conquête des pôles, la découverte du globe. Comme conséquence, les sciences de la nature ont pris toute leur ampleur : météorologie, océanographie, géologie, botanique, zoologie. Les résultats de toutes leurs observations sont venus s'inscrire sur des cartes de plus en plus exactes. Ainsi est apparue avec évidence l'action réciproque des phénomènes les uns sur les autres. Toutes ces analyses ont abouti à des synthèses, à la grande synthèse qu'est la nature prise dans son

ensemble .

Deux schèmes déterminants apparaissent dans ce fragment. Le premier est la reprise de la métaphore de l’empreinte, déjà présente chez Paul Vidal de la Blache et Jean Brunhes . La figuration des « cartes » et la mention de « l’action réciproque des phénomènes », autre manière de dire les « rapports » ou « combinaisons » de l’interactionisme vidalien, nous renvoie clairement à une image en creux de la géographie, maquillée derrière son incarnation technique et ce qui faisait, pour Vidal, « la spécificité de l’interrogation géographique » . Après cette affirmation sournoisement impérialiste de la géographie émerge le second schème, encore plus troublant et capital pour notre analyse : au lieu de retrouver la banale figure de la « science de synthèse » comme issue logique du développement précédent, le texte fait retour sur la nature, considérée comme point d’aboutissement du progrès des connaissances. Chez un auteur plus distancié que Gallois, ce pourrait être un paradoxe digne d’Oscar Wilde (la nature est la somme de nos connaissances). Ici, il faut s’en tenir à la lettre : l’inscription des savoirs sur « le plan proprement géographique (...) des interactions, des rapports, des combinaisons » a pour horizon ultime une restitution de la totalité de l’objet d’étude. La géographe vise à la réitération de, à l’équivalence avec son objet. C’est en cela que l’on se sent amené à parler de réalisme absolu à propos d’un texte qui a valeur programmatique pour l’œuvre canonique de la géographie classique française . Entre la nature (ou la réalité géographique) et la science des lieux, il existe un idéal de contiguïté, de plain-pied, qui serait l’aboutissement, le parachèvement de cette dernière. Il s’agit donc de cerner comment les successeurs de Vidal de la Blache, beaucoup plus nettement que leur maître affiché, ont développé des pratiques scripturales visant à accréditer cette position de plain-pied de la science géographique dans le réel, suivant en cela un schème anticonstructiviste d’autant plus prégnant qu’il était essentiellement implicite .

L’illusion réaliste de l’immédiateté de l’objet repose sur l’évacuation de ce qui est susceptible de faire émerger dans le texte les conditions de son énonciation, sa rugosité de médiateur d’un acte de communication. À un niveau élémentaire, c’est ce que manifeste l’énoncé suivant, incipit d’un article d’Albert Demangeon : « Du fait de la guerre, l’empire britannique a gagné de nouveaux territoires : ces acquisitions, qui s’élèvent à environ 2 570 000 km², représentent une étendue huit fois plus grande que celle du Royaume-Uni. » . Dans cette phrase, nulle trace de son énonciateur (caricaturalement : « je vous annonce que »), des origines contextuelles de l’énoncé (quel en a été le premier émetteur ? Quand ? Qui a fait le calcul ? Selon quelles modalités ?). Le message se veut pure information, pure description (au sens de R. Jakobson), restitution de la vérité d’un fait. En gommant, autant que faire se peut, l’existence d’un auteur, la présence d’un corpus intertextuel, la contingence matérielle du texte lui-même, l’écrit géographique tendra à donner l’illusion de la restitution. Il ne s’agit pas cependant d’une évacuation complète et généralisée des aspérités de la textualité, mais plutôt d’un idéal, visant dans les écrits ad hoc (ceux qui livrent les résultats de la science) à la transparence du texte. Les parti-pris d’écriture qui réalisent cet idéal de transparence sont légion et il n’est pas de notre propos d’en réaliser un inventaire. On mettra plutôt l’accent sur quelques exemples, en quelques points clefs de la topographie textuelle.

Intertexte

L’intertextualité est l’un des domaines clefs de la question de la transparence. Qu’elle passe par l’introduction d’un texte allogène (épigraphe, citation incorporée au texte ou annexée en note), par le résumé ou par la seule mention, elle renvoie le texte à un univers de signes autant qu’elle enrichit le propos. De surcroît, elle met en valeur le capital culturel de l’auteur. Ces indications sommaires suffisent à suggérer l’opacification qui résulte du développement de pratiques citationnelles. Ces dernières sont donc une nuisance pour qui cultive un idéal de transparence. De ce fait, on ne s’étonnera pas de leur extrême discrétion dans les volumes de la Géographie universelle. Dans notre échantillon, Emmanuel de Martonne, Raoul Blanchard et Albert Demangeon ont porté l’abstinence à un niveau proche du degré zéro intertextuel. Dans le premier volume de l’Europe centrale de De Martonne, on ne trouvera pas la moindre citation et seulement une référence intertextuelle ! La seule figuration d’un hypertexte dans le volume consiste en une mise en scène, en quelques occurrences, du travail scientifique parallèle des « géologues », manifestant tout à la fois leur ascendant sur le terrain et la bifurcation des préoccupations des deux disciplines. Dans Les Iles Britanniques de Demangeon, on n’a relevé qu’une quinzaine d’occurrences, des citations pour l’essentiel. On retrouve les mêmes proportions chez Blanchard.

Chez ces trois figures majeures de la géographie classique française, les auteurs cités, hormis de notables exceptions, ne donnent pas lieu à une référence bibliographique annexée en note, ni à une mention dans les bibliographies. Dans presque tous les cas, il est donc impossible de faire retour sur les textes d'origine. Incidente, la citation n'offre quasiment pas d'ouverture intertextuelle, elle est un matériau intimement incorporé au texte, au point d'en perdre fréquemment ses guillemets. De ce fait, elle est partiellement neutralisée, peu susceptible de voiler la transparence de l'objet.

Dans les textes de Fernand Grenard et Pierre Camena d'Almeida, le tissage intertextuel prend un peu d'ampleur ; mais le moins orthodoxe de tous les auteurs étudiés est incontestablement Jules Sion. À des degrés divers selon les rédactions mais toujours très nettement, il a enraciné son écriture dans un champ intertextuel (mais aussi, en quelque sorte, « inter pictural ») visibilisé. Outre d'assez nombreuses références littéraires, picturales, il pratique, plus largement que Grenard et Camena d'Almeida, la référence aux auteurs de ses corpus régionaux. Malgré cette abondance, les références enchâssées sans guillemets prédominent, qui limitent la distorsion texte/intertexte :

D'autre part le chinois n'a su ni vivre en harmonie avec les anciens habitants, ni se préserver de leurs représailles. Il se confine au fond des vallées, dans une insécurité perpétuelle qui arrête tout développement économique. Sans cesse il est prostré sous la crainte des Lolo. Le Dr Legendre nous décrit ceux-ci comme une race vigoureuse de montagnards. Énergiques, agiles et bien découplés, ils poursuivent les sangliers et les ours, font paître leurs troupeaux de moutons. [Etc.]

Il arrive même, fait exceptionnel dans les textes de la Géographie universelle, que Jules Sion mette en scène des dissensus entre auteurs ou prenne position lui-même pour un réexamen de théories qu'il expose par ailleurs. Généralement, afin d'atténuer la dysharmonie ainsi créée, l'effet de controverse repose sur un renvoi texte (thèse dominante) / note (thèse contestataire, qui peut éventuellement aussi être repoussée). On a pu ainsi repérer plusieurs occurrences de ce type dans le premier tome de l'Asie des moussons. Comme il était prévisible, les débats géomorphologiques occupent l'essentiel de cette figuration de controverse.

Au terme de ce parcours des usages de l'intertexte dans la Géographie universelle, on mesure assez clairement l'importance de la doxa réaliste pour cette entreprise canonique du classicisme postvidalien. À ce titre, d'autres lieux éditoriaux comme les Annales de géographie, où se reflétait non seulement la science accomplie mais aussi la recherche de matériaux (à travers les mises au point bibliographiques) et, parfois, le travail en train de se faire, montrent des pratiques intertextuelles beaucoup plus développées. Malgré cela, un objectivisme assez généralisé règne à la fois sur les articles et sur l'ensemble des « notes ». Et les études régionales non exclusivement physiennes indiquent des pratiques citationnelles proches de celles de la Géographie universelle. L'homologie ne s'arrête pas là : la petite monographie régionale propose de larges similitudes avec le grand genre, se différenciant seulement par la taille et par une modulation différente des choix éditoriaux. On atteint par là un deuxième aspect fondamental de la construction de la transparence, saisissable dans l'articulation du texte et du paratexte.

Paratexte

Par ce terme, après Gérard Genette, nous entendons « un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations, dont on ne sait pas toujours si l'on doit ou non considérer qu'elles lui appartiennent, mais qui en tout cas l'entourent et le prolongent, précisément pour le présenter, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort : pour le rendre présent, pour assurer sa présence au monde, sa « réception » et sa consommation, sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre. » Cette définition contient très clairement ce qui peut faire sens pour une écriture de la transparence : le paratexte a un fort potentiel d'autonomisation, de singularisation du texte, indépendamment de sa fonction référentielle. On a donc affaire, une fois encore, à une instance potentiellement opacifiante. Il ne s'agit pas toutefois d'une action univoque : dans le champ des sciences humaines, un titre, un prière d'insérer, une préface, une note, n'a pas forcément de forte implication spéculaire. D'où la nécessité de dépasser le seul inventaire et de s'interroger sur les usages des différents « seuils » éditoriaux présents dans notre corpus. Dans

le cadre d'une étude réduite, il était impossible de présenter des analyses approfondies sur l'ensemble des composantes du paratexte. Parce que cela s'avérait particulièrement heuristique, nous avons resserré l'étude sur l'appareil annotatif et « l'instance préfacielle ». Mais des travaux sur l'intitulation ou les prières d'insérer s'avéreraient sans doute féconds.

Les pratiques d'annotation de la géographie postvidalienne ne sont pas homogènes, pour des raisons clairement éditoriales. L'absence de bibliographie en fin d'article dans les Annales justifie de nombreux renvois en note. À défaut d'une comptabilité plus précise, on peut estimer que ces renvois représentent, tous articles confondus, une petite moitié du total. Ils permettent d'éviter la « non-référenciation », gênante dans la Géographie universelle. Dans les « notes » et « rubriques » (cf. infra), cette fonction est prédominante. Les autres usages présents sont tout à fait standards : renvois, éclaircissements ponctuels, précisions statistiques, voire jugements et discussions. L'usage qui consiste à repousser le débat (restrictions, critiques, mise en saillie d'une controverse, etc.) en note est épiphénoménal.

Dans les volumes de la Géographie universelle, la pratique est complètement différente. La présence de bibliographies en fin de chapitre, de partie ou de texte s'est accompagnée d'une absence presque complète de références bibliographiques en note. Une étude un peu systématique de ces notes s'est avérée fort révélatrice et a été consignée dans le tableau ci-dessous, qui indique, pour chaque rédacteur, l'occurrence des notes, leur nombre de lignes en moyenne (« longueur ») et les fonctions dévolues à l'annotation (en élargissant un peu la typologie sommaire des notes auctoriales de Genette).

Tableau 1 : fréquence et fonctions de l'annotation

Rédacteur	Fréquence	Longueur	Type
Demangeon	51	1	Complément (chiffres)
De Martonne	185	3	Complément (chiffres)
Camena d'Almeida	12	1,6	Complément (traductions, chiffres, etc.)
Sion (Italie)	2	2,3	Mixte (complément, digressions, etc.)
Châtaigneau	7	2,2	Complément (traductions, précisions)
Sion (Grèce)	3	1,8	Mixte
Blanchard	47	7*	Mixte (digressions, complément)
Grenard	48	1	Complément
Sion (Asie)	4	3,1	Mixte (débat, digressions, complément)
Sion (moyenne)	3	2,4	Mixte

* Compte tenu du faible nombre de notes chez Blanchard, le résultat est faussé par une énorme digression de 26 lignes. En l'excluant, on « retombe » à 2,5.

Un examen rapide de ce tableau montre l'extrême disparité des pratiques d'annotation, des moins diserts au plus proluxe, Jules Sion. D'une manière générale, il semble bien que la doxa de la collection ait penché vers une proscription de la note infra-paginale. De surcroît, la fonction de complément prédomine complètement, hormis chez Sion et, dans une moindre mesure, chez Blanchard. Cette fonction est de loin celle qui fait le moins saillie, la moins susceptible de faire émerger « un second niveau de discours qui contribue parfois à son relief. » En somme, si l'usage des notes est si faible et si restrictif, c'est notamment parce qu'une autre pratique contribuerait à autonomiser ce qui dans le discours ne ressortit pas à la fonction référentielle et, plus spécifiquement au sein de celle-ci, aux instances descriptives. L'exemple des notes de Jules Sion donne à voir autre chose : des considérations diverses, digressives ou non, des jugements, usages qui mettent en saillie l'auteur (fonction expressive) et la dimension de discussion coextensive à la mise en débat d'hypothèses, qu'on pourrait rattacher par analogie à la fonction métalinguistique. Tout ceci nous ramène bien évidemment à la problématique de la transparence, d'autant plus que les contrastes entre les auteurs du corpus sont sensiblement les mêmes que lors de l'étude précédente. Si l'hypothèse d'une doxa scripturale reflétant une épistémologie réaliste a un sens, alors Emmanuel de Martonne y apparaîtrait comme le gardien du temple et Jules Sion comme un original, à la limite parfois de l'hérésie.

Avec l'examen des pratiques de la citation et de la note, on s'est volontairement confiné à la périphérie des textes. L'examen de ce que Genette appelle l'instance préfacielle nous rapproche du cœur des pratiques discursives car cette instance est quasiment obligatoire dans les textes de sciences humaines. Incipit lorsqu'elle est auctoriale, elle assume des fonctions déterminantes, presque impératives. Lui échoit presque toujours de légitimer, tout à la fois ou par exclusive, l'objet, l'approche de l'objet, les méthodes, ce qui est inclus ou exclu, l'innovation ou la filiation, etc. La justification est aussi, de façon concomitante, une justification d'existence du texte. Enfin, représentative de ce dernier, elle se doit idéalement d'attirer le lecteur par le faisceau de qualités qu'elle manifeste inauguralement.

La Géographie universelle des postvidaliens comporte un « Avant-propos » général, qui fut rédigé par Lucien Gallois, et plusieurs instances introductives, la plus formelle et la seule incontournable étant l'introduction de chaque tome. Pour l'échantillon étudié, on peut décrire brièvement les caractéristiques quantifiables de ce type préfaciel.

Tableau 2 : Les introductions des tomes de la G.U.

Tome (rédacteur)	Taille(pages et lignes)	Désignation
I (Demangeon)	5 p. (197 l.)	Intitulée (12 mots)
IV (De Martonne)	3 p. (111 l.)	Intitulée (5 mots)
V (Camena d'Almeida)	3 p. (131 l.)	« Introduction »
VIII (Blanchard)	3 p. (107 l.)	Intitulée (5 mots)
IX (Sion)	1,5 p. (39 l.)	« Introduction »

La brièveté de ces introductions de tome est un aspect immédiatement saisissable. À ceci s'ajoute une absence totale d'annonce du contenu et du plan et, ce faisant, une absence de justification directe de l'économie du discours. Ceci dit bien l'immédiateté des « contrées » étudiées. Leur évidence réclame une mise en situation, qui soit à la fois localisation et actualisation, mais certainement pas un dévoilement prématuré de ce qui va faire la matière de l'ouvrage. Seule problématique justificative, celle qui articule unité (qui ne doit pas apparaître comme un choix éditorial non fondé sur la « réalité » ou « les faits ») et diversité : tel est ainsi l'enjeu pour De Martonne, Camena d'Almeida, Blanchard et, dans une moindre mesure, Jules Sion. Il est important de noter que ce n'est pas au niveau de l'auteur et de son travail de rédaction que se pose l'alternative unité/diversité mais à celui de la contrée étudiée. Stratégie de travestissement factualiste des problèmes méthodologiques ? Réalisme naïf ? Le parti-pris de l'objet prend ici des dimensions dépaysantes pour un lecteur héritier de l'ère du soupçon. Particulièrement troublant est l'usage que fait Emmanuel de Martonne du terme « notion », éminemment conceptuel et constructiviste pour un lecteur contemporain, mais qui s'inscrit sous sa plume dans une configuration réaliste : le mot a pour synonyme « expression » dès la première phrase. L'entreprise préfacielle s'ouvre par une mise en série de l'adjectif « central » en matière de continents qui en suggère implicitement la valeur notionnelle, puis abandonne complètement toute démarche généralisatrice en se focalisant sur l'individu « Europe centrale » comme « région de transition ». Mais dès lors, comme il s'agit de cerner au plus près une individualité singulière, peut-il y avoir encore « notion » ? Caractéristiquement, cette impropriété est clarifiée par la conclusion de l'examen introductif. De Martonne annonce triomphalement : « Ainsi, l'Europe centrale n'est pas un mot. » On échappe à l'artifice, aux illusions du nominalisme sophiste. L'épaisseur de la réalité géographique vient justifier l'usage de la « langue politique ».

La transparence apparaît donc comme une métaphore interprétative des postures scripturales des successeurs de Vidal de la Blache. Est-elle pour autant suffisante comme descripteur de ces dernières ? Ce serait assurément occulter le déploiement du discours, pour n'en garder que la position. Il est donc indispensable d'en passer désormais par un examen de ce qui fait le discours, afin de comprendre ce que le réalisme géographique propose comme « parole sur le monde ».

II. Les motivations discursives

Ce terme de « motivation » est entendu de manière polysémique comme ce qui fait avancer le texte tout en lui donnant une justification. Dans une perspective scientifique, la seule motivation recevable serait l'explication / administration de la preuve, nécessitant au préalable une exposition / problématisation. Il est clair que dans la pratique les motivations discursives sont beaucoup plus variées, exploitant l'ensemble des opérations de communication offertes par le langage. L'exploration des implications du concept précédemment esquissé, le travail de test et de stabilisation qu'il nécessite, ne sont pas encore menés à leur terme. Aussi nous restreindrons nous ici à une réflexion générale sur les motivations de(s) l'écriture(s) postvidalienne(s) qui font sens au regard de l'hypothèse du réalisme absolu.

La lecture de six volumes de la Géographie universelle et de quelques numéros des Annales de géographie a fait émerger une intuition qui mérite une vérification approfondie. Quand il est dévolu à un objet régional, même traité dans une optique un peu « thématique » (étude physique, étude rurale, etc.), le texte géographique classique est travaillé par un projet d'exhaustivité, de clôture de son objet. Tout se passe comme si le discours devait réitérer la contrée, ou, c'est l'alternative de la géomorphologie régionale, en dévoiler les invisibles fondements. Reproduction ou révélation, il faut de toute manière restituer la totalité de la région concernée, la possibilité d'un échantillonnage ou d'une vue partielle ne pouvant être que le fruit d'un stock d'information « incomplet », et donc déplorable. Il n'est qu'à lire les regrets d'un Blanchard ou d'un Sion concernant les « lacunes » de la documentation concernant telle ou telle partie de l'Asie pour s'en convaincre : la surface du globe est un texte déjà écrit auquel manque seulement, en ses parties les plus reculées, des lecteurs diligents, car alphabétisés. D'une certaine manière, on retrouve ici un projet de devisement du monde fort ancien, reposant sur un inventaire d'autant plus valable qu'il serait complet. Et si la géographie sous cadre régional a pour objectif de restituer l'objet, alors son opération fondamentale, sa motivation privilégiée, ne peut être que la description, opération éminemment multiple, qui va en se complexifiant du simple inventaire (non ordonné) aux formes les plus sophistiquées, descriptions orientée, herméneutique, poétique, etc. Cependant, ayant à réitérer de manière linéaire un objet qui a souvent trois dimensions, la motivation descriptive se trouve confrontée en géographie à un problème initial de rendu. Elle le résout par des procédés variés, les plus caractéristiques étant le fractionnement et l'itinérance.

Le fractionnement renvoie à une opération intellectuelle fondamentale pour la géographie, qui pourrait s'énoncer de la manière suivante : face à un objet donné, le discours procède par divisions successives de celui-ci, en procédant à certains niveaux à des affectations partielles de contenus (hétérogènes ?). L'exemple canonique serait le texte de Blanchard sur l'Asie occidentale. Si l'on excepte les maigres généralités regroupées en début de volume, on constate que l'économie du texte repose sur un découpage régionalisant (7 sous-ensembles non justifiés). Chaque sous-ensemble est à son tour divisé suivant des motifs variables (la montagne/la plaine, l'intérieur/l'extérieur, etc., ou nouvelle subdivision régionalisante). Ces sub-subdivisions sont alors l'objet d'une déclinaison thématique hétérogène (ex. : le climat/la végétation/la montagne/l'activité industrielle/la côte). Mais on peut encore trouver à ce niveau une nouvelle division régionalisante. Il est essentiel de souligner l'absence presque complète de justification des modalités de division. Le découpage ad infinitum de l'objet est un point aveugle de la pratique discursive du géographe. On est au cœur d'une évidence cognitive, d'un consensus tacite, ce qui en fait toute la difficulté : face à un tel artefact en creux et rarement justifié, il est une fois de plus difficile de construire des descripteurs efficaces. L'extrait ci-après permettra de faire passer quelques points décisifs par le biais d'un exemple. Dans le chapitre consacré au Caucase, Raoul Blanchard oppose donc la chaîne et la Transcaucasie. La première est d'abord introduite par un « chapeau ». Arrive l'annonce d'une nouvelle subdivision.

[L']influence du climat est décisive (?) pour déterminer le classement des grandes variétés de formes, d'aptitudes et d'aspects entre lesquelles se partage la chaîne ; c'est dans le sens de la longueur qu'il faut (?) les distinguer. D'abord le Caucase occidental, chaîne régulière et symétrique, humide et verdoyante ; nous l'étendrons (?) jusqu'aux pentes de l'Elbrouz, c'est à dire au point à partir duquel la barrière des glaces va être continue le long de la crête et où toutes les montagnes dépassent 4 000 mètres, tous les cols 3 000. Au delà vient le Caucase central, de l'Elbrouz au Kazbek : c'est la région des grands sommets et des grands glaciers,

précédée au Nord par les rangées de crêtes parallèles, au Sud par les vallées longitudinales et leurs chaînes bordières. À partir du Kazbek, c'est l'immense Caucase oriental, haute et épaisse masse de montagnes grises et noires, pays âpre, d'accès difficile, refuge de guerriers vaillants, protégé au Nord par l'amoncellement des plis parallèles, au Sud par la raideur de l'escarpement tombant sur la plaine, le sec et chauve Daghestan, qui évoque déjà les aspects du Tian-chan et du Kouen-lun. C'est entre ces trois parties, rappelant de nouveau les traits de celles entre lesquelles on divise l'étude des Pyrénées, que nous répartirons la description détaillée du Caucase .

Cet extrait nous donne l'occasion d'examiner un cas de motivation descriptive/divisioniste particulièrement riche. De manière inhabituelle, Blanchard énonce un principe de subdivision : « l'influence du climat ». En fait, dans la déclinaison qui suit, le caractérisateur « climat » a peu d'occurrences. Il ne sert donc pas systématiquement à motiver la description. Bien au contraire, cette dernière agrège des caractérisateurs physiques, voire folklorique. La matière de ce paragraphe est donc en pratique hétérogène et il n'y a pas à proprement parler de thème descriptif organisateur. Parallèlement, le système d'annonce de la description à venir apparaît donc déjà lui-même comme une description sommaire, une sorte de modèle réduit précurseur, réitération minimaliste réalisant un effet de focale . Une batterie de procédés annexes concourent à asseoir l'acte de subdivision. La plus efficace est sans doute la manifestation dans l'écrit de la position magistrale du professeur Blanchard, à la limite de l'oralité : l'usage ambigu du « nous » penche clairement dans ce sens (celui de l'autorité), posture impatronisée par un « il faut », les assertions (?) et le point d'orgue de la phrase finale : « C'est (d'écritique) entre ces trois parties, rappelant de nouveau les traits de celles entre lesquelles on divise l'étude des Pyrénées (assertion du savant - ou du pédagogue ? - confirmé), que nous répartirons (acte d'autorité) la description détaillée du Caucase. » Entre la position d'autorité et le coup de force, la limite est ténue : faute d'une justification scientifique, elle permet la réaffirmation du découpage par un acte de discours éminemment performatif . L'usage généralisé d'une rythmique à balancement binaire (« chaîne régulière et symétrique, humide et verdoyante », « haute et épaisse masse de montagnes grises et noires », etc.), et, à la fin du paragraphe, d'un vocabulaire largement hyperbolique associé à une période du plus pur style hypotaxique (avant-dernière phrase) contribue un peu plus à donner de l'évidence à ce qui n'en a pas tant que ça.

Ce fragment fait également émerger, sur un mode mineur, le deuxième procédé fondamental d'organisation de la description, l'itinérance. « Divisionisme » et itinérance ne sont pas forcément toujours dissociables ou opposables, car enchâssés, intriqués la plupart du temps. Dans l'extrait cité, ce sont les organisateurs de la distribution : « D'abord ... jusqu'au ... », « Au delà vient ... », « A partir du... », qui suggèrent un mouvement, un trajet. Mais il s'agit d'un motif secondaire. Ailleurs, et à toutes les échelles textuelles, l'itinérance joue un rôle souvent bien plus accusé. À l'échelle du texte de Blanchard, on peut déjà identifier une trajectoire dans l'enchaînement des chapitres. Ceux-ci décrivent en effet une sorte de spirale : Asie mineure, Arménie , Iran, Arabie, Syrie, Mésopotamie (en excluant le chapitre sur le Caucase). L'itinérance permet ailleurs de consigner commodément des espaces que l'on ne peut plus diviser : le chapitre sur l'Arabie comprend ainsi des itinéraires côtiers successifs, sur les « façade(s) » « occidentale », « méridionale » et « orientale », avant de pénétrer dans « l'Arabie intérieure » :

Du golfe d'Akaba jusque vers le vingtième parallèle, le rebord montagneux qui porte le nom de Hedjaz est une triste contrée de pentes raides et croulantes, sans pluie, sans végétation. Au Nord, dominant la plaine côtière, des roches cristallines, granit et porphyre, qu'on croit riche en métaux, forment le socle montagneux : c'est le Madjan, sur lequel s'appuient vers l'Est les tables de grès et de calcaire de l'Arabie Pétrée. Bientôt des basaltes apparaissent [...] Le Madian, pays maudit, mérite par son aridité, comme par les hypothétiques trésors de ses minerais inexploités, d'être comparé aux tristes montagnes du désert d'Atacama .

Artifice banal de la rhétorique itinérante, c'est l'enchaînement des horizons géologiques qui motive ici la progression du texte. On retrouve le même caractère composite de la description, empilant considérations esthétiques, indications géologiques, climatiques, croyances rapportées, plus ou moins légendaires. De facto, la faiblesse de la documentation doit nourrir le caractère hétéroclite du discours.

Divisionisme et itinérance apparaissent donc comme des procédés fondamentaux de la motivation descriptive.

Il serait cependant important d'indiquer en quoi le descriptif ne suffit pas à rendre compte de la démarche de fractionnement (qui renvoie souvent à une entreprise taxinomique) et inversement d'indiquer d'autres ressources du devisement régional. Il faudrait par ailleurs examiner d'autres types de motivation (explication, récit, actualisation, etc.) et pouvoir mesurer leur place dans l'économie du discours.

Conclusion

D'une certaine manière, rien ne confirme autant les principes constructivistes en vigueur aujourd'hui dans les sciences humaines que les pratiques de la géographie classique française. Le projet de réitération par une écriture transparente d'un objet considéré comme « donné » repose en fait sur la construction d'un artefact scriptural qui accrédite l'illusion de plain-pied du réel. Dès lors, l'accumulation de « savoirs » hétérogènes, la recherche hypothétique de l'exhaustivité à l'horizon d'une taxinomie générale des lieux, et d'autres singularités non énumérables ici, ont façonné la discursivité spécifique de la discipline, élément essentiel de sa configuration épistémologique. À l'instar d'une certaine histoire narrative, la géographie postvidalienne est demeurée prisonnière de son discours, seule instance susceptible de faire tenir ensemble les fragments hétérogènes lui tenant lieu de matériau.

Demeure, enfin, la question de la littérarité comme possible de la description et comme dépassement des contradictions du réalisme. Pour bonne part, les « nouveaux géographes » en ont fait le vice ultime de la description classique. Pourtant, si les figures de rhétorique sont présentes chez les postvidaliens, on peut douter de la nature véritablement littéraire du corpus qu'ils ont engendré. Celui-ci est trop littéral, trop marqué par le fétichisme de l'objet, trop profondément réaliste, pour pouvoir être qualifié de « littéraire ». Après tout, rien n'est plus opposé à la visée de transparence du réalisme naïf que la spécularité, effet premier de la fonction poétique. Sur ce registre, les géographes en révolution des années 1970 ont certainement mal formulé les enjeux de la littérarité.